

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

L'HOMME  
À CHEVAL

roman

*nrf*

GALLIMARD





## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

### *Romans*

L'HOMME COUVERT DE FEMMES.

BLÈCHE.

UNE FEMME À SA FENÊTRE.

LE FEU FOLLET.

DRÔLE DE VOYAGE.

BELOUKIA.

RÊVEUSE BOURGEOISIE.

GILLES.

L'HOMME À CHEVAL.

LES CHIENS DE PAILLE.

MÉMOIRES DE DIRK RASPE.

### *Nouvelles*

PLAINTÉ CONTRE INCONNU.

LA COMÉDIE DE CHARLEROI.

JOURNAL D'UN HOMME TROMPÉ.

HISTOIRES DÉPLAISANTES.

### *Poésies*

INTERROGATION.

FOND DE CANTINE.

### *Témoignages*

ÉTAT CIVIL.

RÉCIT SECRET *suivi de* JOURNAL *et d'*EXORDE.

FRAGMENT DE MÉMOIRES 1940-1941, précédé d'une étude sur « Le parti unique et P. Drieu la Rochelle » par Robert O. Paxton.

*Suite de la bibliographie en fin de volume*

L'HOMME À CHEVAL



PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

L'HOMME  
À CHEVAL

roman

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1943.*

Extrait de la publication



*Malheur à qui garderait le silence au milieu du désert en croyant n'être entendu de personne...*

**BALZAC** (Séraphita).



# LE CIGARE DE DON BENITO



## I

Jaime Torrijos était lieutenant dans le régiment de cavalerie d'Agreda, qui tenait alors garnison à Cochabamba. Il était admiré et aimé des officiers et des soldats parce qu'il y avait dans son corps une force et une audace extraordinaires. Il était aimé des femmes pour la même raison.

Quand je le connus sa renommée commençait à se répandre hors du régiment et de la ville. Il en jouissait insoucieusement. J'étais guitariste et je m'attachai à Jaime qui me voulait dans ses orgies. Il manquait toujours d'argent à cause des cartes et de l'amour.

J'étais joueur de guitare, mais j'avais été aussi séminariste; quand je ne grattais pas ma guitare je lisais des livres de théologie. J'observais les hommes et les femmes de toute espèce et je voyais comme il était facile de les mener. Le pouvoir qu'exerçait sur les hommes et les femmes le corps valeureux de Jaime me frappa et m'intéressa tout de suite. Moi qui méprisais tout pouvoir, je me demandai avec curiosité si ce don pouvait être poussé hors de son aire natale. Certes la guitare

suffisait à me faire de la vie un enchantement, mais j'avais envie d'introduire de périlleuses figures dans l'intime cercle de moi-même.

Pendant les orgies de Jaime, je le regardais et j'improvisais des chansons qui vantaient son courage et celui des cavaliers d'Agreda. Tous les goûtaient et se nourrissaient d'orgueil.

Dans ce temps-là, c'était Benito Ramirez qui était le Protecteur de l'Etat. Il était ferme et rusé à souhait, mais sa domination avait duré assez longtemps pour que ses amis autant que ses ennemis en fussent fatigués.

Dans mes chansons, je commençai d'exciter le mépris contre le Protecteur et de le menacer de la défaveur des cavaliers d'Agreda. D'abord, je ne faisais que plaisanter. Mais Jaime, qui s'ennuyait, qui avait besoin d'aventures et qui avait appris de moi qui il était, commença de déchiffrer le sens secret de mes chansons.

Une nuit, étant ivre, il s'écria :

— Benito Ramirez reste au pouvoir parce que je le veux bien.

Le lendemain, je vins dans la chambre d'une femme où il était et je l'interrogeai sur ce propos. Il ne s'en souvenait plus, mais bientôt il convint qu'il l'avait tenu et même qu'il connaissait la pensée qui était derrière ce propos.

Là-dessus, il rencontra Conception. Conception était la plus belle putain de Bolivie, et quand elle arriva à Cochabamba, Jaime n'eut plus d'yeux que pour elle. Elle avait eu dans la capitale beaucoup d'amants distingués et elle méprisa le petit lieutenant.

Lui n'avait pas d'assurance avec elle comme avec les autres et il sollicita avec assez d'humilité la grâce de son lit. Il y entra parce qu'il était fort et que Conception ne pouvait se refuser à aucun homme fort, et parce que nul dans le régiment d'Agreda n'aurait voulu se mettre à la traverse.

Elle se plut à sa force.

Pour moi, j'avais été dérangé comme tout le monde par la beauté de Conception et pendant quelque temps je ne fis plus de chansons que pour vanter la splendeur de ses seins et de ses hanches et les promettre à Jaime. Ensuite je louai leur hymen; enfin, j'eus de la mélancolie et me renfermai dans la théologie.

Il advint, plus tard, que don Benito Ramirez venant de La Paz et allant à Santa-Cruz passa par Cochabamba. Le régiment d'Agreda lui rendit les honneurs dans la plaine qui est aux portes de la ville et déploya un merveilleux charme. J'étais venu sur une mule pour jouir de ce spectacle, car, en dépit de ma frêle constitution, j'aimais la beauté des hommes et des chevaux; et les puissants sursauts de leurs poitrails provoquaient les accents de ma guitare aussi bien que les seins des belles femmes ou les incroyables idées des théologiens.

Ramirez se tenait mal en selle, c'était un homme petit et voûté qui traînait sa puissance avec un air souffrant. Après la manœuvre, il s'arrêta devant le régiment en bataille et de loin j'imaginai le regard profond qu'il devait promener sur cette troupe dont ses espions lui avaient dénoncé la

récente humeur. Or, c'était autrefois le régiment d'Agreda qui avait soutenu son coup d'Etat.

Bientôt, il mit pied à terre et fatigué s'assit sous un arbre. Je m'approchai et je vis le colonel du régiment qui, venu aux ordres, se retournait et appelait Jaime. Cela me donna quelque émoi.

— Lieutenant Torrijos, on me dit que vous ne m'aimez pas, dit le Protecteur d'une voix mâle, calme, qui étonnait dans une bouche tourmentée par le doute. Il se peut que j'aie manqué à mon devoir en ne découvrant pas plus tôt votre valeur. Je vous nomme capitaine et vous attache aux dragons, à La Paz.

Jaime parut d'abord décontenancé, mais il n'avait cessé de chercher les yeux du Protecteur et enfin il s'exclama :

— Je vous remercie, Excellence, de me faire capitaine, mais je vous prie de ne pas me donner d'avancement s'il me faut quitter le régiment d'Agreda.

— Capitaine, je vous ai donné un ordre, vous pouvez vous retirer.

J'admirai l'aisance avec laquelle la belle voix du Protecteur se mouvait dans l'air. Cette voix semblait celle d'un homme grand, tranquillement fort. J'étais amoureux de cette voix et, le soir, au casino des officiers, j'improvisai sur ma guitare un chant. Il disait la tristesse de qui ne se retient pas de dominer les autres pour étancher sa fureur de mépris et qui ensuite s'étonne de leur haine et ne cesse pas de s'y blesser.

Jaime était de méchante humeur et buvait beau-



coup. Conception qui était là l'observait avec une curiosité railleuse.

— Eh, capitaine, tu vas enfin connaître les belles femmes de La Paz, cria-t-elle.

Il ne tirait plus aucun plaisir de son pouvoir sur les autres femmes depuis qu'il avait senti la résistance de Conception. Et il savait bien qu'à La Paz il serait entouré d'espions et sans doute voué à quelque guet-apens.

Les officiers étaient fort agités par l'annonce du départ de leur préféré et ne parlaient rien de moins que de marcher sur La Paz en l'absence de Ramirez.

Mais alors, j'entamai soudain une nouvelle chanson. Les premières paroles stupéfièrent la compagnie.

Elles disaient la force et la gloire de Ramirez et sa justice. Il avait reconnu dans son armée le plus grand capitaine et il avait voulu le montrer en exemple à tous les cavaliers. Agreda n'oublierait pas Jaime Torrijos, et bientôt les dragons aimeraient Torrijos comme Agreda l'aimait.

Mes auditeurs, d'abord mécontents, finirent par comprendre mon intention; et sur la dernière note ce fut un grand hourvari de rires et d'applaudissements.

Quelques jours plus tard, le capitaine rejoignit son nouveau poste, et moi, j'entrai dans La Paz sur ses talons avec Conception, que nous appellions plutôt Conchita, et la vieille maquerelle qui selon l'usage administrait son désordre.

## II

Maintenant Jaime Torrijos était obligé de comploter contre Ramirez, c'était une question de vie ou de mort. En talonnant ma mule sur la route, j'avais beaucoup rêvé sur cet instinct qui pousse les hommes à hâter leur destin et les étranges complicités qu'il y a entre les ennemis; sans le soin passionné qu'avait pris Ramirez, Jaime serait peut-être resté un petit lieutenant à Cochabamba.

Il était tout étonné de l'honneur qui lui était échu. Ignorant la peur, il n'en était pas moins dans le plus grand désarroi car il ne savait comment tirer parti de la situation.

Moi, j'étais musicien et je dédaignais plus de lui procurer des hommes que des femmes, bien que je fusse prêt à chanter les uns comme les autres, du moment qu'hommes ou femmes s'approchaient de l'objet de mon caprice. Toutefois, entre deux rêves, qui la nuit incessamment sortaient de ma guitare, une idée me passa par la tête.

J'avais connu au séminaire un étrange personnage qui était né pour jouer, comme disent les Français, les éminences grises. Il était professeur de théologie, mais se mêlait de toute autre chose.

J'allai le trouver dans sa cellule, qui était toujours remplie de petits prêtres, chuchotants et ricanants, dont il fouaillait la servilité avec une ironie infernale goûtée de tous. Il agitait les artifices les plus mièvres de la scholastique d'une voix qui de loin en loin se serait avouée menteuse à

qui aurait su l'entendre. Pourtant, c'était un ancien officier qui n'était entré dans l'Eglise qu'assez tard.

Je poussai notre papotage vers la situation isolée de Ramirez, et je vis dans le grand œil du Père Florida, un œil sombre rempli par la casuistique d'acuités brûlantes comme des fers chauffés à blanc sous les charbons, que quelque police lui avait déjà rapporté ma liaison avec Jaime.

— Don Ramirez entre dans l'âge ingrat, certes, murmura-t-il en fixant la tranche rousse d'un gros in-folio, mais l'instant d'avant son regard m'avait parcouru tout le visage comme une caresse un peu onglée.

— Alors, mon Père, qui secourra l'Etat ?

Après quoi, il m'entraîna sur la petite terrasse comble de fleurs qui dans sa vie faisait un contraste si délicieux avec une chambre nue qu'ornaient seulement les grimaces que le Père savait tirer de ses visiteurs.

— Le colonel des dragons est possédé d'un vice unique. Cet homme, qui ne boit ni ne mange ni ne fume, vit pour son régiment, mais hélas ! sa sollicitude s'étend jusqu'aux femmes de ses officiers.

Le Père Florida me débita cette information latérale dans sa tonalité haute et chantante en dévorant des yeux une grosse fleur rouge et en m'offrant un profil excédé et distrait. J'étais si bien perdu dans la contemplation de ce profil fallacieux qu'il dut ajouter :

— Et à leurs maîtresses.

Ni le colonel des dragons ni Conchita n'eurent besoin d'excitations pour se rencontrer. Lui avait

été promptement informé de la belle proie qui était à sa portée, et elle, ne manqua pas cette première occasion de doubler Jaime — ce qu'elle n'avait pu faire aisément à Cochabamba, du moins par quelqu'un qui flattât sa grossière vanité.

Pourtant, cette fille ne songeait pas à quitter notre capitaine. On disait qu'il deviendrait maître de la Bolivie. Elle n'y croyait guère, car elle n'était jamais revenue sur sa première impression qui était d'avoir vu un petit lieutenant de rien du tout, mais le doute la retenait auprès de lui sans compter la prestance du mâle.

En tout cas, le colonel se montra fort cordial pour le nouveau capitaine, qui n'y vit que du feu. Pour moi, je me poussai plus avant dans les bonnes grâces de Conchita que je n'avais fait jusqu'ici.

Un matin, je vins dans sa chambre en même temps que le coiffeur. Elle s'éveillait à peine et au milieu des draps montrait un effrayant amas de beautés.

— Manuela, donne-moi une cigarette !

La vieille Indienne alluma lentement une cigarette au mégot qui grésillait entre ses gencives effondrées et la lui passa.

— Mon chocolat, Manuela. Tu me fais attendre, vieille charogne, et je meurs de faim.

Je lui jouai un petit air pour la mettre en train. Après avoir bu, elle finit par se lever et se confia aux mains du coiffeur qui regardait dans sa chemise ce que je ne voulais pas voir.

Soudain, j'attaquai sur ma guitare l'air de marche d'Agreda sur lequel j'avais souvent vociféré



PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

**L'Homme à cheval**

J'ai repris avec ce roman un thème qui m'est essentiel : le thème du chef que j'avais déjà traité dans une pièce qui porte ce titre. Dans le roman j'ai présenté ce thème à travers une situation très concrète : le rapport personnel entre deux hommes, le chef, Jaime Torrijos, et un de ses amis, Felipe, guitariste-théologien-poète. Cela pose le rapport de l'homme de rêve et de l'homme d'action avec un échange qui se fait dans les deux sens. Cette analyse m'amène à poser un fait que je crois capital : il y a beaucoup d'action dans l'homme de rêve et beaucoup de rêve dans l'homme d'action. Cette première relation, qui est centrale, est corroborée par deux autres relations qui sont celle de Jaime avec l'autre chef don Benito et, d'autre part, celle des deux hommes de rêve et d'intrigue, Felipe et Florida, le jésuite. Après, et seulement après, entre en ligne de compte l'intervention de l'amour et des femmes, Conchita la danseuse et doña Camilla l'aristocrate.

P.D.L.R.



9 782070 220069



43-III A 22006 ISBN 2-07-022006-0

Extrait de la publication